Walter Benjamin face aux postphilologies

Juan Pablo CUARTAS(1), Juan Antonio ENNIS(2)

(1) IdIHCS – CONICET, (2) IdIHCS – CONICET

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8468

Résumé : Cet article analyse l'état de la question de ce que nous appellerons, un retour de la philologie. Au cours des deux dernières décennies, cette question a occupé un espace de discussion dans l'espace de la théorie, en Europe (Agamben, Didi-Huberman, Hamacher), aux États-Unis (Warren, Gumbrecht, Said) et en Amérique latine (Antelo, Link). Bien entendu, ces mentions ne visent pas à épuiser une bibliographie abondante et variée. Il y a cependant un trait commun à la quasi-totalité d'entre eux : l'invocation de Walter Benjamin. Cela dépend des aspects plus ou moins décisifs de leur sauvetage ou de leur récupération de la philologie en tant que pratique, savoir faire, mode de lecture, éthique du lecteur spécialisé, ou encore en tant que manière de penser le dépassement des frontières discrètes entre linguistique et critique, plus distinctes ces derniers temps qu'avant le « tournant linguistique ». Toutefois, il est intéressant de remarquer que, dans l'œuvre de Benjamin, la mention de la philologie (contrairement à de nombreuses autres pratiques, spécialités, disciplines ou théories) n'apparaît pas de manière récurrente ou systématique, elle n'occupe pas une place prima facie décisive ou programmatique. Cependant, la méthodologie de Benjamin est impensable sans une forme particulière de « regard philologique » que nombre de ces auteurs ont pris soin de sauver de manière plus ou moins détaillée selon les cas. Nous analyserons quelques exemples de l'œuvre de Benjamin et de l'histoire de sa tradition et de sa transmission sous la forme d'un dialogue critique. Ce dialogue s'inscrit dans le cadre du débat contemporain sur la portée et la condition de ce que l'on appelle « la philologie ».

Mots-clés : Walter Benjamin - philologie - post philologie - critique - tradition

1 La philologie après la philologie

Il y a un peu plus de dix ans, Edward Said pouvait commencer une de ses *Lectures*...en énonçant, sans douter, qu'il n'y aurait, probablement, rien de plus passé de mode ni de moins attractif que la philologie sur le marché économique des humanités du XXIe siècle (moins sexy, dit-il, littéralement : « la philologie est à peu près la moins sexy et la plus non-moderne de toutes les branches de l'apprentissage associées à l'humanisme »). Àla même époque, dans un volume coordonné par Michelle Warren et Patricia Clare Ingham, Palgrave-Millan publiait *Postcolonial Moves, Medieval Through Modern*, un essai signé par la première auteure sous le titre de Post-philology, qui commençait avec une constatation similaire à celle de Said :

La philologie a été plus souvent irrelevante que controversée dans les débats critiques traditionnels. Avec l'expansion des technologies électriques et la fragmentation des disciplines nationalistes qui ont d'abord nourri la philologie, sa disparition peut sembler plus certaine que jamais. En effet, Roberta Frank a souligné que certains dictionnaires déclarent hardiment que le mot n'est plus utilisé.[1]

Cependant, la révision des tentatives successives de revisiter ou réutiliser la philologie depuis la théorie dans les dernières décennies, semblerait, en principe, contredire, au moins partiellement, les présupposés de ces tentatives. La conférence de Said a comme thème, un retour de la philologie comme discipline de base des humanités (discipline dans un sens ample, d'entraînement dans « l'examen minutieux et détaillé du patient » et une « une attention permanente aux mots et à la rhétorique par lesquels le langage est utilisé par les êtres humains qui existent dans l'histoire »[2]. Warren, de son côté, en partant de l'amplitude du designatum de ce terme (la philologie irait depuis le sens le plus ample de la connaissance basée sur le texte aux techniques les plus spécialisées pour la production des mêmes textes, en étant pour cette raison ubiquiste et invisible)[3], essaye de penser la place de la philologie dans le présent, à partir de sa relation avec l'état de la théorie postmoderne et postcoloniale, dans une autre définition, à son tour, élargie, qu'il synthétise dans l'opposition entre deux pôles : « dans ces cas, la philologie et la théorie postmoderne désignent deux pôles d'une opposition entre technique et théorie ». Ainsi, à un moment où la diversification des supports, la disponibilité multipliée des matériaux et une autre série de phénomènes apparentés demandent des stratégies rénovées de lecture, l'opposition et en même temps, la conciliation entre théorie et technique, à travers une théorie consciente du caractère construit et précaire de son archive, semblent dessiner un horizon possible pour penser la philologie après elle-même.[4]

Cette même année 2003, un petit volume apparaît, signé par Hans-Ulrich Gumbrecht, traduit peu de temps après en espagnol, invoquant les Pouvoirs de la philologie dans son titre. Le volume met comme titre introductoire la question de son propre sujet, qui commence à se formuler à partir de l'amplitude connue du designatum du terme, qui peut nommer, en même temps, des offices en principe assez divers comme ceux de critique littéraire ou de linguiste, et peut aussi donner nom à ceux qui ne voudraient être aucun des deux. Gumbretch identifie la pratique philologique surtout avec la critique textuelle, avec la possibilité de produire des éditions critiques de texte, de produire un certain effet de présence contraire à la plus grande abstraction des traditions théoriques dominantes, que, lui, préfère comprendre comme hégémoniquement herméneutiques. Le premier chapitre, après cette introduction, commence avec une

[1] Warren, Michelle (2003), « Post-Philology », *in* Clare Ingham, Patricia ; Warren, Michelle (éds.), *Postcolonial Moves. Medieval through Modern*, Palgrave MacMillan, États Units. Concernant le diagnostic de décadence généralisée de la philologie dans le présent, voir l'étude introductive de Pollock, Sheldon ; Elman,Benjamin ; Chang, Ku-ming Kevin (éds.) (2015), *World Philology*, Harvard University Press, Grande Bretagne.

[2] Said, Edward (2004), « The return to philology », *in Humanism and Democratic Criticism*, Columbia University Press, États Units, p. 57-84.

[3] Warren, *op. cit.*, p. 20.

[4] Cette opposition dans le milieu de la linguistique est aussi productive, « la différence qui me semble cruciale est qu'une approche linguistique est orientée vers la théorie, tandis qu'une approche philologique est orientée vers les données. » (Hogg, Richard (1994), « Linguistics, philology, chickens and eggs », *Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science series*, vol. 4, n° 3-3, p. 3).

référence à Walter Benjamin, une lecture de la scène de la contemplation du château de Heidelberg dans Einbahnstraße et le « spectacle mobil qui se monte dans le ciel » à travers lequel « la destruction des nuages confirme l'éternité de ces restes ». Le passage de Benjamin sert à Gumbrecht comme exemple d'une fascination pour la ruine et le fragment – historiquement explicable, qui remonte aux décennies autour du changement de siècles, entre le XVIII[e] et le XIX[e]- qui met en relation la crise de la représentation propre de l'époque avec le désir de présence que Gumbrecht trouve derrière la fascination romantique pour les ruines et les fragments, qui caractérise l'essor de la philologie (surtout vernaculaire) à cette époque : « nous pouvons spéculer que c'est la crise de la représentation, l'effondrement de la distance entre la représentation et le monde, qui a réveillé le désir de présence »[5]. Il y a, alors, deux traits de la recherche de Gumbrecht qui nous semblent intéressants de récupérer ici et qui, non pas par hasard, tournent autour d'une citation de Benjamin : le désir de présence traduit dans un retour des sciences humaines de l'esprit abstrait des Geisteswissenschaften à la matérialité du fragment et de la ruine d'un côté, et la tentative de situer historiquement cette fascination dans un moment historiquement propice à cela.

Ce que ces trois interventions de noms reconnus de la critique dans l'académie nord-américaine permettent de penser en principe, est le contraire de ce qu'ils affirment, c'est l'extension d'une certaine attraction pour cela qui, dans une plus grande ou plus petite définition, vient à désigner le nom de la philologie. Du côté de l'académie européenne, il semblerait qu'il se passe quelque chose de similaire : le petit livre fascinant de Wermer Hamacher -un grand connaisseur de Benjamin, comme on peut le voir dans ce travail et dans d'autres-*, Para – la filología / 95 tesis sobre la filología,* part de la base d'une « affection anti-philologique » dans les sciences humaines et d'une difficulté à définir une spécialité philologique puisque, en principe, la philologie ne serait pas une discipline, mais une forme de la praxis accessible à celui qui sait lire. Cependant, ce point de départ lui permet d'arriver, dans un langage moins attaché au formalisme académique, à une conclusion moins distante de celles de Said ou Warren semble-t-il, puisqu'il finit par rendre compte d'une philologie qui, consciente de sa propre et constante opération de tracés de limites, rend compte en questionnant ce qui a su être son propre fondement – et elle le fait en répétant sa propre théorie dans les signatures fondatrices de la philologie moderne :

La philologie, telle que l'entend Schlegel, ne pratique en aucune façon sa critique de la totalité structurelle comme partisane de la partialité de la littérature, ni ne préconise une compétence linguistique simplement régionale car elle-même se satisfait des services d'une science régionale. La philologie n'extrait pas des fragments d'une totalité existante, mais transforme la totalité elle-même en un fragment d'infini sur lequel elle n'a aucun pouvoir.[6]

Ainsi, comme on peut le voir, il y a une fascination de la théorie -d'une certaine théorie- pour la philologie -ou au moins pour le nom ou l'imagination associée à la philologie- et cette fascination coïncide, à plus d'une occasion, avec la lecture de Benjamin. Par exemple, Georges Didi-Huberman, dans *Devant le temps*, pondérant

[5]Gumbrecht, Hans-Ulrich, *Los poderes de la filología*, Universidad Iberoamericana, Departamento de Historia, Mexique, 2007, p. 25.

[6]Hamacher, Werner, *Para – la filología*, Miño y Dávila, Argentine, 2011, p. 28.

la méthode assumée par Benjamin dans *Livre des passages,* parle d'une cohabitation de l'historien philologue, attentif au document minuscule et ignoré ou écarté, et l'historien philosophe qui prétend restituer à ces déchets leur valeur d'usage, en les incorporant à un montage qui leur donne leur lisibilité dans le présent.[7]

En Amérique latine, la ligne de réflexion proposée aussi bien par Hamacher et que Didi-Huberman, trouve un point de dialogue productif et original dans l'« archiphilologie » proposée par Raúl Antelo[8], dans la réflexion post-philologique de Link[9] et dans la manière dans laquelle elle s'articule à travers sa réception à l'intérieur de paradigmes et de pratiques comme celles de la critique génétique, que Lois postule comme un « avatar de la philologie ».[10]

Même si cette relation entre Benjamin et la philologie peut être difficilement considérée parmi les traits les plus remarquables de la réception de son œuvre, elle n'en est pas moins justifiée par elle-même : par ce que Benjamin dit dans ses textes et par la manière d'y arriver, par la théorie et par la méthode. Ainsi, dans l'abondante critique consacrée à l'examen de l'œuvre de Benjamin, à plus d'une occasion, on a parlé d'une lecture philologique de l'histoire comme un trait caractéristique, surtout à partir du *Livre des passages*, ou plus précisément, à partir de *una Philologie der Geschichte* de Peter Garloff[11] comme le désigne le titre de son volume : l'histoire du XIX^{e} siècle faite objet d'un exercice de critique littéraire, à travers un positionnement philologique marqué par sa connaissance et son expérience avec le Romanticisme. Une philologie de l'histoire qui pense l'histoire comme texte, comme objet d'une construction sur laquelle on doit travailler, en la minant et en proposant de nouvelles architectures. La philologie comme *organon* de la conscience politique, comme dans Schlegel, voilà la conclusion à laquelle arrive Garloff.[12] L'observation avait été faite avant par

[7] « Il y a, tout d'abord, une modestie non feinte d'historien-philologue. Benjamin aura choisi d'envisager toute réalité culturelle complexe – Paris au XIX^{e} siècle, par exemple- à travers le refus de la synthèse et la mise en avant d'une myriade de documents singuliers, le plus souvent minuscules : ceux-là qui négligent en général les grandes constructions historiques. Mais l'historien-philosophe des « guenilles », des « rebuts » de l'observation, sait aussi qu'entre la pure dispersion empirique et la pure prétention systématique il faut rendre aux rebuts leur valeur d'usage : « en les utilisant », c'est-à-dire en les restituant dans un montage seul capable de leur offrir une « lisibilité ». » (Didi-Huberman, Georges, *Devant le temps*, Les éditions de minuit, France, 2000, p. 121-122).

[8] Antelo, Raúl (2013), « Para una archifilología latinoamericana ». *Cuadernos de literatura*, vol. 17, n° 33, p. 253-281 : https://revistas.javeriana.edu.co/index.php/cualit/issue/view/495 (consulté le 10/02/2023) ; Antelo, Raúl, *Archifilologías latinoamericanas : lecturas tras el agotamiento*, Eduvim, Argentine, 2018.

[9] Link, Daniel, *Suturas. Imágenes, escritura, vida*, Eterna Cadencia, Argentine, 2015.

[10] Colla, Fernando ; Lois, Élida (éd.) (2005), *Archivos : cómo editar la literatura latinoamericana del siglo XX*, Centre de Recherches Latino-Américaines-Archivos, France.

[11] Garloff, Peter, *Philologie der Geschichte. Literaturkritik und Historiographie nach Walter Benjamin*, Königshausen & Neumann, Allemagne, 2003.

[12] Plus récemment, dans l'introduction à un volume dédié à l'examen depuis diverses perspectives du livre sur le Trauerspiel, les éditeurs soulignent le moment philologique dans le regard de Benjamin et proposent à partir de celui-ci une nouvelle justification philologique pour la théorie culturelle abordée dans la première époque de la modernité : « Ainsi, il faut partir du fait que le texte de Benjamin ne se limite pas à faciliter des concepts finis, mais que le mouvement de sa pensée et de ses questions inclut des thèmes qui sont également devenus centraux par d'autres moyens, par exemple pour les études du Baroque – par exemple, les questions de critique culturelle, d'anthropologie des affects, de critique de théologie politique et de théâtralité ou de performance. En tout cas, il faut noter, également dans le cas de ces concepts, que Benjamin non seulement les construit théoriquement, mais les conçoit aussi comme des idées philologiques, c'est-à-dire comme des figures qui peuvent être montrées dans des textes et qui correspondent à certaines lectures. Précisément parce que ce fondement philologique ne doit pas être oublié, le livre sur le drame baroque allemand pourrait offrir l'occasion d'une ouverture culturaliste de l'enquête sur la modernité primitive, qui ne s'épuise pas dans une polémique contre la philologie, mais, suivant le modèle Benjamin, est lui-même

Michael Opitz[13], entre autres, et trouve une base de fondement aussi bien dans des formulations diverses de Benjamin que dans la forme de son propre projet.

La mise en relief du lieu fondamental de la philologie (d'une certaine représentation du travail philologique, pas complètement imprécise) chez Benjamin avait eu lieu, cependant, antérieurement, dans les travaux d'un auteur étroitement en relation avec l'expérience philologique, archivistique avec ses textes : Giorgio Agamben, qui, à la fin des années 70, avait trouvé ces papiers que Benjamin confie à Bataille avant de quitter Paris et trouve dans l'épistolaire soutenu à cette époque entre Adorno et Benjamin, une clé interprétative pour la relation de ce dernier avec la philologie.

2 Benjamin, Adorno, la philologie et la théorie

Lassen Sie mich hier so simpel und hegelisch mich ausdrücken wie nur möglich.
Theodor Adorno à W. Benjamin, 10/11/1938
Benjamin *GW* I, 3, p. 1095

La demande énoncée par l'épigraphe peut résulter au moins surprenante à première vue, et au minimum, décontextualisée. Theodor Adorno, au cours d'une lettre dirigée à Walter Benjamin, en novembre 1938, demande poliment qu'on lui permette de s'exprimer « aussi simplement et hégélienement que possible ». La combinaison de deux adverbes créés à partir des adjectifs « simple » et « hégélien », peut peut-être se penser et pourrait surprendre un lecteur. Et, cependant, elle contribue à poser un décor de lecture. La lettre en question comprend une série, celle d'un échange épistolaire entre Horkheimer, Adorno et Benjamin autour d'un travail sur Baudelaire. Cet échange épistolaire arrive au public au moins sous trois formes diverses. Il est d'abord édité par Suhrkamp, au milieu des années 1960, et est ensuite incorporé aux notes du premier tome au milieu des années 1970 par les adorniens Rolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser, responsables de l'œuvre complète de Benjamin. Il apparaît finalement, de manière fragmentée mais ample dans une étude révélatrice de Giorgio Agamben, « Le prince et la grenouille : le problème de la méthode dans Adorno et Benjamin », de 1978 – la même époque où Agamben s'occupait d'exhumer les papiers qui complèteraient ce corpus baudelairien de Benjamin-. Dans l'article en question, il se rend compte de la divergence entre Benjamin et ses bienfaiteurs du siège new-yorkais de l'Institut für Sozialforschung alors en exil, à partir de la critique qu'Adorno réalise sur ce qu'il considère un peu comme du matérialisme orthodoxe benjaminien, surtout à partir de ce qu'il voit comme un lien immédiat entre l'impôt sur le vin et le poème de Baudelaire « L'âme du vin ». Adorno dira plus précisément « dans ce genre de matérialisme immédiat, je pourrais presque dire anthropologique, un élément profondément romantique est caché, et je le perçois d'autant plus que vous confrontez clairement et crûment le monde formel de Baudelaire à la misère de la vie. »[14]. En

philologiquement fondé » (Haas, Claude ; Weidner, Daniel (2014), « Einleitung », Haas ; Weidner (éds.). *Benjamins Trauerspiel. Theorie – Lektüren – Nachleben*, Kulturverlag Kadmos, Allemagne, p. 9).

[13] Opitz, Michael (1992), « Lesen und Flanieren. Über das Lesen von Städten, vom Flanieren in Büchern », *in* Opitz, Michael ; Wizisla, Erdmut (éds.), *Aber ein Sturm weht vom Paradiese her. Texte zu Walter Benjamin*, Reclam, Allemagne, p. 162-181.

[14] Agamben, Giorgio, *Infancia e historia. Destrucción de la experiencia y origen de la historia*, Adriana Hidalgo, Argentine, 2001, p. 165.

résumé, Adorno réclame la présence de la médiation qui permet de donner à ces éléments ce qu'il appelle leur véritable poids empirique, de les intégrer dans la totalité et il voit dans cette absence une résistance benjaminienne à la théorie -cette théorie qui nous permet de parler simplement et hégélienement pour nous comprendre-. La lettre en question abonde de nuances intéressantes (nous ne nous arrêterons pas ici sur cette analyse) et trouvent clairement une lecture particulièrement aiguë dans l'essai d'Agamben. Nous voudrions souligner seulement quelques aspects. En premier lieu, par exemple, l'observation d'Adorno selon laquelle « l'omission de la théorie influe sur l'empirique ». Autrement dit : pour que le matériel analysé soit une empirie (pour cette raison, l'extrême du conflictuel, dira-t-il plus tard, est le Lumpensammler), il doit se faire intelligible dans histoire à travers ce qu'il appelle « sa bonne théorie ». À cette bonne théorie (marxiste, hégélienne, adordienne), Benjamin oppose dans sa réponse un besoin intrinsèque à la réalité matérielle de son objet. La théorie, dans la réponse de Benjamin, se transforme en ésotérisme. La conception de son œuvre, le plan des Passages, insistera-t-il, ne peut pas se soumettre à cet ésotérisme parce qu'elle a besoin de rester dans ce qu'Adorno appelle « surprenante représentation de la facticité » [staunende Darstellung der Faktizität], que Benjamin traduit comme « l'authentique posture philologique » [die echte philologische Haltung][15]. Dans un dépassement de l'opposition qu'Agamben traduira en structure et superstructure, et qu'Adorno définit comme magie et positivisme, Benjamin revendique la philologie comme « l'observation des particularités d'un texte qui fixe comme par magie le lecteur [an den Einzelheiten vorrückende Beaugenscheinigung eines Textes] », et identifie ici la dévotion de Grimm pour ce qu'il y a de petit, pour le détail infime. Comme Hannah Arendt a su le reconnaître (elle aussi est profondément impliquée dans les disputes politico-philologiques pour le legs de Benjamin), la notion benjaminienne d'authenticité [Echtheit adjectivée dans la echte philologische Haltung mentionné plus haut], telle qu'elle est développée dans le livre sur le Trauerspiel, provient « des expériences des études de l'art et de la philologie », et contribuait à postuler une « science de l'origine » qui privilégie la manifestation sur l'idée, la trouvaille sur le concept, en controverse ouverte avec le geste hégélien fondateur du « encore pire pour les faits [desto schlimmer für die Tatsachen] »[16].

La relation avec la philologie comme discipline et tradition discursive, ou plus encore éditoriale, peut se lire dans la même explication que Benjamin proportionne à Adorno par rapport au plan du livre :

Il y a ici un antagonisme dont, même dans mes rêves, je ne peux pas prédire la libération. Son dépassement épuise le problème du travail et est lié à sa construction. Je veux dire que la spéculation ne peut lever son vol risqué et nécessaire avec une certaine perspective de succès que si au lieu de revêtir les ailes de cire de l'ésotérique, elle ne cherche la source de sa force que dans la construction. La construction exigeait que la deuxième partie du livre se compose essentiellement de matériaux philologiques. C'est pourquoi il s'agit moins d'une « discipline ascétique » que d'une précaution méthodo-

[15] *Ibidem*, p. 168.
[16] Arendt, Hannah, « Walter Benjamin », *Schöttker & Wizisla,* 2006 [1968/71], p. 58-59.

logique. De plus, cette partie philologique était la seule qui pouvait être anticipée de manière autonome – une circonstance que je devais prendre en considération.[17]

Une lecture possible de ce passage est celle qu'Agamben réalise quand il définit l'objet du matérialisme historique à la Benjamin comme un dépassement de la séparation de structure et superstructure dans l'observation de la praxis « dans sa cohésion originelle, c'est-à-dire en tant que « monade » », agregando luego que « la tâche de garantir l'unité de cette « monade » est confiée à la philologie »[18]. Une autre lecture pourrait être possible, complémentaire et aussi en relation avec une proposition d'Agamben à la même époque. La mission de Benjamin dans le travail sur Baudelaire n'est pas l'unique qu'Agamben attribue à la philologie. Dans le même volume, *Infancia e historia*, il présente un « programme pour une revue » dans lequel il invoque « une philologie qui a dépassé les limites dictées par une conception académique étroite » :

Dans notre culture, qui n'a pas de catégories spécifiques pour la transmission spirituelle et l'exégèse, la philologie s'est toujours vu confier la tâche de garantir l'authenticité et la continuité de la tradition culturelle. Par conséquent, une connaissance de l'essence et de l'histoire de la philologie devrait être la condition préalable de toute éducation littéraire : et pourtant c'est une connaissance difficile à trouver même parmi les philologues.[19]

En ce sens, l'histoire de la philologie devrait inclure l'histoire de ses séparations et de ses ramifications, qui donnent lieu en grande partie à beaucoup de ce qui, à l'époque de Benjamin déjà (et surtout depuis Grimm) permettait l'opposition fondatrice entre philologie et théorie qui, à son tour, permet surtout l'émergence de la linguistique moderne (et pas seulement de celle-ci, mais aussi, avec Foucault, en grande partie, de la littérature)[20] comme dispositif totalisateur, émancipant l'outil philologique de sa servitude instrumentale et -via l'astuce de la raison- en faisant de la connaissance de la langue qui fournissait une fin en soi-même qui deviendrait un modèle pour la compréhension théologiquement orientée de l'histoire comme progrès que Benjamin déconstruit dans les *Thèses*.[21] Le matérialisme historique particulier de Benjamin, en réclamant pour soi la condition de « philologique », anticipe non seulement des élaborations postérieures par rapport à la conciliation de philologie et de théorie mais aussi, remet aussi en crise son histoire et son dépassement, en récupérant son opposition fondatrice, en réclamant pour soi l'outil du philologue. Le point méthodologique réclamé par Benjamin est en rapport de la même manière avec une tradition discursive, avec un genre bien établi et associé à un nom : la « matière philologique » qui constitue la base d'une des manières les plus effectives de faire de l'histoire au XIX^{e}

[17] G. Agamben, *op. cit.*, p. 168.

[18] *Ibidem*, p. 181.

[19] *Ibidem*, p. 203.

[20] *Cf.* Foucault, Michel, *Les mots et les choses,* Gallimard, France, 1966, chapitre VIII « Bopp ».

[21] Errington les appelle « images philologiques du passé ». Cet aspect de la question a été travaillé dans des études spécifiques antérieures (Ennis, Juan Antonio (2014), « August Schleicher : los dos cuerpos de la lengua », *Revista Argentina de Historiografía Lingüística*, vol. VI, n° 2, p. 107-121 : https://dialnet.unirioja.es/ejemplar/547805 (consulté le 10/02/2023) ; Ennis, Juan Antonio (2015), « El origen de la lengua y los comienzos de la lingüística : una pregunta del siglo », Introduction à *Jacob Grimm. Sobre el origen de la lengua*, EdUNTreF, Argentine, p. 9-71 ; Ennis, Juan Antonio (2017), « La lengua al filo del siglo : las polémicas por el futuro del español en América en torno al 1900 », Anuario de glotopolítica (1), p. 197-228) et trouve une élaboration intéressante dans le récent volume de Michaud (Michaud, Éric, *Les invasions barbares. Une généalogie de l'histoire de l'art*, Gallimard, France, 2015).

siècle, qui est celle basée sur la philologie dont la linguistique prétendait s'émanciper, mais elle avait besoin d'avoir recours à l'instrumental pour donner forme à un corpus, maintenant plus ample, aux langues vernaculaires et aux traditions plus au moins populaires. Ainsi, l'élaboration théorique occupe le lieu de transformation, de la production de la valeur opérée sur une matière première dont la première instance de sélection, de recueil et mise à disposition de la culture lettrée est celle qui s'identifie comme « matière philologique », et c'est pour cela qu'elle s'accompagne de ses matériaux correspondants, sous forme de collections, d'anthologies, de chrestomathies.[22] Une nouvelle manière de lire l'histoire doit être accompagnée de sa « construction » philologique, sous un nouveau principe.

Entre les notes qui accompagnent l'édition des *Thèses*, on en trouve une qui affirme clairement la relation entre histoire et philologie : « La méthode historique est une méthode philologique basée sur le livre de vie. « Lisez ce qui n'a jamais été écrit », dit Hofmannstahl. Le lecteur auquel il faut penser ici est le véritable historien »[23]. Il y a probablement peu de manières si synthétiques et exactes en même temps de rendre compte de la relation historique existante entre philologie et histoire. La dévotion pour le détail de Grimm se concentre sur un corpus textuel qui, en grande partie, est produit par lui-même sur la base de manuscrits médiévaux, de traditions orales et d'hypothèses à propos de ces deux traditions. Si celle de Benjamin est une histoire philologique, c'est parce qu'à l'heure de penser l'histoire, le XIX^{e} siècle avait trouvé une de ses expressions les plus réussies dans la pratique philologique. Le début de la thèse XII cité à plusieurs reprises, selon lequel « l'histoire est l'objet d'une construction, dont le médium n'est pas constitué par un temps homogène et vide mais en remplissant le Jetztzeit » reprend la même idée de Konstruktion présente dans l'échange épistolaire d'Adorno (et celle de Médium, présente dans le fragment sur « Exhumer et rappeler »[24]). La même conception matérialiste qui postulait pour la littérature dans des textes comme « L'auteur comme producteur » fonde toute la question de la méthode dans les Passages : il s'agit d'arracher les moyens de production (de la langue, de l'histoire, de la littérature) et de les utiliser d'une autre manière : une philologie, comme le verrait aussi, bientôt, Hannah Arendt, qui change la transmissibilité de la tradition pour la citabilité du passé.[25]

3 L'*imagination* de Benjamin et la présence de la postphilologie

Une interprétation précise de la philologie comme discipline et tradition discursive, la réponse de Benjamin au besoin d'une nouvelle transmissibilité du passé, est un problème aussi méthodologique que théorique à l'heure de lire l'histoire comme texte, comme construction textuelle. De même, il se trouve à la base de la filiation des post-

[22] Cela est en relation avec ce que nous travaillons sous la notion d'« économie politique des langues modernes » dans une autre partie (Ennis, Juan Antonio ; Sesnich, Laura (2017), « Enriqueta la criolla y La hija de Giacumina : Literatura popular, lenguas mixtas y naturalismo en dos folletos del 80 », Memoria FaHCE, Argentina : http://www.memoria.fahce.unlp. edu.ar/libros/pm.551/pm.551.pdf (consulté le 10/02/2023). ; Ennis, Juan Antonio (2016), « Rudolf Lenz : economías de la lengua y políticas de la lingüística », *Boletín de Filología*, Universidad de Chile, vol. 51, p. 117-145 : https://boletinfilologia.uchile.cl/index.php/BDF/article/view/42102 (consulté le 10/02/2023)).

[23] Benjamin, Walter, *Gesammelte Schriften*, tome I, Suhrkamp, Allemagne, 1991, p. 1238.

[24] *Cf.* Ennis, Juan Antonio, « Medios de la memoria y legibilidad de la historia », *Olivar*, 12, 2011, p. 19-50.

[25] Arendt, *op. cit.*, p. 45-97, p. 85.

philologies avec le « chiffonnier de la mémoire ». En ce sens, il est juste et opportun de souligner que la vérification d'un nouveau lien avec Benjamin, si c'est ce que ces nouvelles lectures critiques opèrent, requiert au moins un début du bilan du rôle de la déconstruction comme stratégie de lecture et désagrégation de textualités. Comme l'affirme Panesi, les grands noms de la déconstruction ont abordé de manière préférentielle les textes de théorie linguistique de Benjamin, de même que ses partisans ont favorisé des sélections en ce sens, en laissant de côté les aspects politiques et sociaux[26]. D'abord Derrida, ensuite Paul De Man, ont lu et pratiqué dans la tâche du traducteur les postulats programmatiques de la lecture déconstructive. Dans *Des Tours de Babel* (1985), Derrida commence par le mythe de la Tour de Babel et l'« ironie tranquille de Voltaire « qui affirme que Babel ne devrait pas renvoyer à la confusion, puisque « Ba signifie père dans les langues orientales, et Bel signifie Dieu », et que « les anciens ont donné ce nom [ville de Dieu] à toutes leurs capitales » mais que, c'est en même temps, à partir de ce moment « que les Allemands ont arrêté d'entendre le chinois ». Cette entrée du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire amène Derrida à montrer la confluence entre nom propre et nom commun en même temps, l'intraduisible qui doit être traduit. C'est-à-dire, ce mythe des mythes oblige à la tâche impossible de transmettre le nom de Dieu le Père. « La traduction devient alors nécessaire et impossible, comme l'effet d'une lutte pour l'appropriation du nom. »[27] Derrida prend note du fait que ce mythe d'origine de la multiplicité de langues est en soi une rupture, où se rompt la filiation généalogique et s'impose (et interdit) la traduction : « en prononçant Babel, nous éprouvons l'impossibilité de décider si ce nom appartient à une langue elle-même et simplement »[28]. Ce sera justement la tâche du traducteur, celle d'un endettement généalogique obligé. « La traduction devient la loi, le devoir et la dette, mais une dette que nous ne pouvons pas annuler »[29]. Pour sa part, Paul de Man, dans son commentaire lui aussi canonique sur l'essai benjaminien, insistera sur le fait que « le traducteur, par définition, échoue »[30], résultat qui sera une condition de possibilité pour la tâche de traduire. Pour le critique belge, la traduction n'échappe pas à l'incompatibilité entre grammaire et signifié. Ainsi, il mettra l'emphase sur le fait qu'il existe une errance de la traduction quand il veut capturer un signifié qui est toujours en fuite et qui génère, pour cela même, un trop rhétorique indomptable parce que « il n'y a pas de théorie de la copie », il n'y a pas de métalangage. Le geste déconstructif, viser le déplacement du signifié par rapport à son moule théorique, est le travail de la traduction, qui doit montrer cette errance appréciable, mieux dans elle que dans l'original[31]. Ce que partagent les lectures déconstructives avec Benja-

[26] Panesi, Jorge (1993), « Walter Benjamin y la deconstrucción », *in* Massuh, Gabriela ; Fehrmann, Silvia (éds.) *Sobre Walter Benjamin. Vanguardias, historia, estética y literatura. Una visión latinoamericana*, Alianza Editorial/Goethe-Institut, Argentine, p. 61-62.

[27] Derrida, Jacques (1985), « Des tours de Babel », *in* Graham, Josef (éd.). *Difference in traslation*, Cornell University Press, Grèce et Grande-Bretagne, p. 5.

[28] *Ibidem*, p. 7.

[29] *Idem.*

[30] De Man, Paul, *La resistencia a la teoría*, Visor, Espagne, 1990, p. 125.

[31] En ce sens, pour De Man, le passage du pot cassé rend compte du fait que l'original est déjà un fragment, qu'il n y a pas une totalité à reconstruire grâce à une traduction, qu'il y a une construction paradoxale qui ne débouche pas sur une totalité, mais au contraire, nous en éloigne chaque fois plus (De Man, *op. cit.*, p. 141). Il convient de répéter la résonance de cette idée avec le fragment déjà cité par Hamacher même : « La philologie n'extrait pas des fragments d'une totalité existante, mais transforme la totalité elle-même en un fragment d'infini sur lequel elle n'a aucun pouvoir. » (Hamacher, *op. cit.*, p. 28).

min, c'est l'appétence pour sortir de la transmissibilité de la tradition, bien que sans les aspects politiques exposés par Benjamin dans « L'auteur comme producteur » ; comme le signale lui aussi Panesi, la « textualité générale » ou « l'enfermement dans le texte » dont on accuse la déconstruction est, plutôt, une réaction contre l'enfermement académique, et ce que Derrida et ses partisans exposent est « l'ouverture de la trace (ou ce qu'ils appellent différence) […] l'appétence et le désir échappe à l'étouffement d'une culture universitaire qui fixe les domaines, les spécialités, les biens et les propriétés »[32]. Cette lecture commune a Benjamin et aux déconstructivistes, cette manière de lire indiscernable avec le questionnement des étagères académiques et institutionnelles, apparait incarnée dans Werner Hamacher, fin lecteur de Benjamin et élève et disciple de Derrida, qui continue cette filiation linguistique dans son Para – la filología / 95 tesis sobre Filología. Dans la première de ces thèses, il existe un principe d'immanence fort selon lequel le langage est déjà archiphilologie : les éléments du langage, les ajouts de langage s'élucident les uns les autres, et la relation qu'ils établissent est philologique pour cette « extension continue des éléments de l'existence linguistique »[33]. En ce sens, la philologie, selon les termes d'Hamacher, est en rapport avec cette passion pour la continuité ou le recommencement qui est déjà implicite dans la tâche du traducteur. Ce que De Man appelle « échec » de la traduction, trouve sa place dans Benjamin comme histoire[34] et comme philologie, selon ce que nous concluons ici, dans le sens de retard pour lequel « l'histoire des œuvres prépare sa critique et donc la distance historique augmente sa force »[35]. Dans sa thèse 3, Hamacher affirmera que la tâche de la philologie est de répéter, d'éclaircir et de propager des langages impénétrablement obscurs[36]. Dans un sens qui rappelle la prohibition de la traduction benjaminienne de s'abreuver dans la « forêt idiomatique » de la poésie, la philologie se différencie de la philosophie car celle-ci « affirme faire des énoncés sur cela même que doit avoir la structure des énoncés », tandis que la « la philologie ne fait allusion qu'à une autre langue et n'évoque que cette autre langue ; et il le fait 'sans scrupules et à corps perdu »[37], sans repos, s'abandonnant entièrement à « un re-creuser dans une langue qui reste couverte par une autre »[38]. Cela doit se lire avec sa définition benjaminienne de la répétition : « le passé ne se répète pas, sinon ce que de lui va dans le futur » parce que la philologie « est un nom pour un futur autre que celui de la langue mentionnée »[39] : non seulement nous nous voyons face à un passé distinct du passé, mais aussi, face à un futur distinct dont la présence « insuffisante » dans ce langage requiert d'être éclaircie à l'aide de la répétition. Cependant, la séparation de Benjamin et la déconstruction commence avec la confluence de celui-ci et des postphilologues dans ce futur distinct qui, selon les termes de Raúl Antelo, sera l'origine autour de laquelle se constitue un phénomène historique avec ses idées latentes et non actualisées, ou la « survie » remarquée par Didi-Huberman qui se manifeste comme

[32] Derrida, *op. cit.*, p. 61.
[33] Hamacher, *op. cit.*, p. 9.
[34] De Man, *op. cit.*, p. 142.
[35] Benjamin, Walter, *Dos ensayos sobre Goethe*. Gedisa, Espagne. Titre de l'original en allemand : « *Goethes Wahlverwandtschaften* », Tiedemann, Rolf ; Schweppenhaüser, Hermann (comps.), *Gesammelte Schriften*, tome 1, 1974, p. 14.
[36] Hamacher, *op. cit.*, p. 9.
[37] *Ibidem*, p. 11.
[38] *Ibidem,* p. 29.
[39] *Ibidem,* p. 30.

résultat et processus[40], c'est-à-dire comme retard dans l'opération de lecture, mais aussi comme retard dans le processus de la chose même qui amène Benjamin à dire que « l'histoire des œuvres prépare sa critique et donc la distance historique augmente sa force »[41]. L'opération de lecture de Benjamin se compose d'une actualisation, d'une présence qui se perd dans l'omission que Panesi définit comme le « programme sociologique »[42] de Benjamin, et que quelques lectures déconstructives omettent dans leur sélection du corpus, plus attentives à donner libre cours en différant sans fin des signifiants plutôt qu'à une lecture en dette de son sujet, comme c'est le cas du propre Derrida avec son analyse de Benjamin. Pour le philosophe français, comme pour De Man, le fait de lire, de traduire, implique un sujet « endetté » avec l'errance du signifié ; pour Benjamin, il y a un présent de l'actualisation dans lequel grâce à la lecture se disposent « les éléments constellationnels sur une table pour organiser son origine »[43]. En ce sens, Antelo propose, déjà arrêté dans son projet critique, une « archiphilologie latino-américaine » dont l'objet « n'est pas la représentation de quelque chose déjà donné, mais l'idée ou le geste critique qui nous permettent de considérer et de donner de nouveau, parce que le passé ne se répète jamais, et on accède seulement à cela qui de ce passé va vers le futur »[44]. De cette manière, ce qu'Adorno néglige dans sa lecture hégélienne du *Livre des Passages* est l'origine comme « double versant catégorial, historique et structurel »[45] ou la différence entre « contenu véritable » et « contenu factice » que Benjamin ébauche dans son essai sur *Les Affinités électives* de Goethe. Pour comprendre ce point, je cite de manière détaillée :

Le critique cherche le vrai contenu d'une œuvre d'art, le commentateur son contenu factuel. Ce qui détermine leurs relations, c'est cette loi fondamentale de la littérature par laquelle plus le contenu de vérité d'une œuvre devient significatif, plus son lien avec le contenu factuel devient invisible et interne. Si, pour cette raison, justement les œuvres dont la vérité est plus profondément ancrée dans le contenu factuel se révèlent durables, au cours de cette durée les éléments factuels s'imposent d'autant plus clairement au regard qu'ils s'éteignent dans le monde. Ainsi le contenu factuel et le contenu vérité, réunis dans la jeunesse de l'œuvre, se séparent au cours de sa durée, puisque si le second continue à être caché, le premier apparaît. Plus le temps passe, plus l'interprétation de ce qui étonne et disloque, c'est-à-dire du contenu factuel, devient la condition préalable de chaque critique successif. Le critique peut être comparé au paléographe devant un parchemin dont le texte fané est couvert de signes d'une écriture plus visible qui lui fait référence. De même que le paléographe ne peut commencer que par la lecture de ce dernier, de même le critique ne peut commencer

[40] « La survivance (Nachleben) touche bien au 'fondement de l'histoire en général'. C'est qu'elle dit à la fois un résultat et un processus : elle dit les *traces* et elle dit le *travail* du temps dans l'histoire. D'une part, elle nous donne accès à une *matérialité du temps* que Benjamin exprime dans son attention aux vestiges, aux 'déchets de l'histoire', mais aussi dans le choix de ses paradigmes théoriques – la fermentation par exemple – pour caractériser ce 'travail'. D'autre part, elle ouvre un accès à l'essentielle *spectralité du temps* : elle vise la 'préhistoire' (Urgeschichte) des choses sous l'angle d'une archéologie qui n'est pas seulement matérielle mais aussi psychique. » (Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 108-109).

[41] Benjamin, *op. cit.*, p. 14.

[42] « Curieuse sélection qui privilégie une identité sur la non-coïncidence ou la fracture que Benjamin pensait ne jamais avoir pris la peine de suturer, et qui est en soi la différence elle-même. » (Panesi, *op. cit.*, p. 62).

[43] Antelo (2018), *op. cit.*, p. 16.

[44] *Ibidem,* p. 263.

[45] *Idem.*

que par le commentaire. D'où il obtient rapidement un critère de jugement précieux : car ce n'est que maintenant et de cette manière qu'il pourra poser le problème critique fondamental, si l'apparence du contenu de la vérité dépendra du contenu factuel ou si la vie du factuel. le contenu dépendra du contenu de vérité. Car en se séparant dans la pièce, ils décident de son immortalité. En ce sens, l'histoire des œuvres prépare sa critique et donc la distance historique accroît son autorité. Si l'œuvre qui se déroule dans l'histoire est comparée à un feu de joie, le commentateur se tient devant lui en chimiste, le critique en alchimiste. Si pour le premier le bois et le frêne sont les seuls objets de son analyse, pour le second il ne l'appelle garde qu'une énigme : celle de la vie. Ainsi, le critique cherche la vérité, dont la flamme vivante continue de brûler sur les lourdes bûches du passé et sur les cendres légères de ce qui a été vécu.[46]

Les monuments et les décombres du passé sont la praxis même comme structure historique originaire et monadique qui, avec la conversion de l'histoire en nature, se divise (de telle manière que le contenu factice et le contenu véritable sont dissociés dans l'œuvre) et se présente énigmatiquement comme nature, comme un paysage pétrifié qui essaie de revenir à la vie. Dans l'incontournable *The Dialectics of Seeing : Walter Benjamin and the Arcades Project*, la critique américaine Susan Buck-Morss indique que pour le philosophe allemand, les marchandises abandonnées et les technologies obsolètes de Paris du XIX^{e} siècle se manifestent comme des traces d'une vie antérieure, comme des pistes historiques, comme des fossiles de plein droit, mais sans arriver à être des « matériaux ratés »[47]. Buck-Morss reprend la filiation de Benjamin avec Goethe[48] à partir de laquelle les objets historiques éphémères du XIX^{e} siècle se présentent comme ur-phénomènes : ils exhibent visiblement -et métaphysiquement- comme des « authentiques synthèses », leur essence conceptuelle comme processus. Benjamin avait pris le terme ur-phénomène des écrits de Goethe sur la morphologie de la nature.

Goethe avait observé que, si dans les sciences physiques ou chimiques l'objet de la connaissance était une abstraction cognitive construite par le sujet, en biologie il était immédiatement perçu, dans l'acte d'observation irréductible. Les lois objectives et les régularités des organismes vivants étaient graphiquement visibles dans leurs formes structurelles. Goethe croyait que les ur-formes archétypales de ces structures révélaient l'essence de la vie biologique, et plus encore, qu'elles existaient empiriquement, en tant que plante ou animal entre autres, fournissant une matérialisation concrète aux idées platoniciennes.[49]

Dans ce sens, les images du *Livre des passages*, quelle que soit leur forme, étaient des moments concrets, matériels, dans lesquels « l'événement historique total » pouvait être découvert, le perceptible ur- phénomène (Urphänomen) dans lequel les origines

[46] Agamben, *op. cit.*, p. 182-183.

[47] « Benjamin percevait la nature historique comme une expression de la fugacité essentielle de la vérité dans ses extrêmes contradictoires comme extinction et mort, d'une part, et comme potentiel créateur et possibilité de changement, d'autre part. » (Buck-Morss, Susan, *Dialéctica de la mirada. Walter Benjamin y el proyecto de los Pasajes*, Visor, Espagne, 2001, p. 83).

[48] *Ibidem*, p. 88-94.

[49] *Ibidem*, p. 89.

du présent[50] pouvaient se retrouver. Dans une autre œuvre consacrée au Benjamin plus politique, Buck-Morss ajoute ses objections au déconstructivisme et affirme que les écrits de Benjamin se prêtent facilement aux méthodes poststructuralistes de lecture ou aux interprétations qui sélectionnent selon le climat académique du moment, en évitant l'« élan révolutionnaire » de son écriture[51]. Selon ce que détaille l'auteure américaine, ces lectures « ne peuvent pas conduire à un point d'arrêt, qui sera vécu comme une agitation continuelle du sens, car il n'y a pas d'image du moment présent de possibilité révolutionnaire qui arrête la pensée. »[52]. Il convient de rappeler que dans l'analyse de Buck-Morss, on privilégie l'aspect politique inhérent à la lecture benjaminienne de la transmission culturelle, la manière selon laquelle on hérite des objets culturels et leurs possibilités de transformation. En ce sens, elle plaide pour reprendre la tâche de l'« éducation matérialiste » de Benjamin, qui exige « d'être capable de percevoir le passé de manière à rendre le présent visible comme un moment révolutionnaire »[53]. Dans ce cadre où la culture a un effet réactionnaire pour la façon dans laquelle elle a été transmise, les images dialectiques constituent la manière de transmettre le passé de manière qu'elles illuminent la possibilité révolutionnaire du présent[54]. On ne peut pas ne pas mentionner que la relation de Benjamin avec Goethe a aussi été étudiée par Didi-Huberman, qui analyse en détail l'aspect plastique de l'imagination comme le philosophe allemand la comprend à partir du travail goethien dans la morphologie de l'art et des plantes. Dans cette ligne, sa fascination pour « Les formes originaires de l'art » (Urformen der Kunst) de Karl Blossfeldt qui livre la collection de cent vingt photographies de plantes, au lieu d'offrir une théorie morphologique de l'art, s'explique par la conception que Benjamin avait de l'imagination. De la même manière que la société actuelle doit être confrontée « de manière pressée » avec Baudelaire pour que ce moment qui est dans l'attente de son sauvetage s'actualise par l'imagination, à condition que se démonte l'Histoire et ses conditions de transmissibilité établies, les plantes de Blossfeldt sont insuffisantes de mots parce que ce qu'elles viennent dire le montrent et l'effet de « changer notre image du monde dans une mesure encore imprévisible »[55]. Celle de Blossfeldt est une réponse « matérialiste » aux activités morpho-synthétiques de l'imagination où méthode et objet, où

[50] Il convient de citer les travaux du philosophe français Jacques Rancière et spécialement P_olitique de la littérature,_ où il affirme que la littérature comme nouvelle rationalité du sensible durant la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, précède et habilite les discours de la sociologie et de l'histoire. « Les phrases de Balzac et de Flaubert étaient peut-être stupides. Mais ceux qui ont dicté ce jugement savaient déjà qu'à l'ère de l'archéologie, de la paléontologie et de la philologie, les pierres parlent aussi. Ils n'ont pas une voix comme les princes, les généraux ou les orateurs, mais ils parlent mieux. Sur leur corps, ils portent le témoignage de leur histoire. Et ce témoignage est plus fiable que n'importe quel discours prononcé par des lèvres humaines. C'est la vérité des choses par opposition au charlatanisme et aux mensonges des orateurs » (Rancière, Jacques, *Política de la literatura*, Libros del zorzal, Argentine, 2011, p. 31).

[51] Buck-Morss, Susan, *Walter Benjamin, escritor revolucionario*, Interzona Editora, Argentine, 2005, p. 44-45.

[52] *Ibidem*, p. 26.

[53] « Qu'est-ce que nous empêche de confronter, de manière hâtive, l'objet de notre enquête, le poète Baudelaire peut être confronté à notre société actuelle et répondre à la question de ce qu'il aurait pu dire à ses toiles progressistes, en réponse à l'évaluation de son œuvre, sans aborder la question de savoir s'il avait réellement quelque chose à leur dire ? » (Benjamin, cité par S. Buck-Morss (2001), *op. cit.*, p. 317). Benjamin se réfère à la transmission « bourgeoise » de l'œuvre de Baudelaire qui a désherbé ses aspects progressistes.

[54] Buck-Morss (2005), *op. cit.*, p. 20.

[55] Benjamin, cité par Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 140.

montage et réalité, coïncident[56]. Didi-Huberman va dire que le montage chez Benjamin est habilité comme méthode scientifique avec la manifestation simultanée de ses objets : les « déchets » historiques[57]. Et il se différencie du discours historique traditionnel car il rend compte d'un mouvement dans les différents rythmes temporels qui permettent la matérialisation de l'objet historique déterminé et, d'un autre côté, il rend compte d'un inconscient qui opère dans la gestation de cet objet[58] :

La méthode scientifique se caractérise par le développement de nouvelles méthodes pour conduire à de nouveaux objets. Comme la forme dans l'art, il se caractérise par le développement de nouvelles formes pour conduire à de nouveaux contenus. Une œuvre d'art a une seule forme, et un traité a une seule méthode, seulement de manière extrinsèque.[59]

Ce que montre cette comparaison entre lecture déconstructive, essentiellement « textualiste », et les lectures d'un historien de l'art comme Didi-Huberman et d'une critique interdisciplinaire comme Susan Buck Morss, ce n'est pas seulement une limitation des appropriations récentes de Benjamin, c'est aussi l'existence de ce noyau « matérialiste » là où Benjamin se présente plus « textualiste », dans ses essais sur le langage et la traduction. On peut risquer l'hypothèse que ces sélections dans le corpus benjaminien opèrent sur la base d'ignorer une cohérence théorique du (non) tout : à savoir, cette imagination benjaminienne qui délimite des frontières entre matériels historiques et linguistiques. Parce que, ce que Benjamin définit dans ce texte, comme « l'un des processus historiques les plus grands et les plus fructueux de la force originaire de la pensée », à savoir, la tâche de poursuivre l'essentiel des changements du sens dans la vie du langage et des œuvres[60], a un aspect matérialiste qui peut se perdre dans une approche qui privilégie seulement les textes linguistiques de l'auteur. Ainsi, cet antagonisme méthodologique du Livre des Passages, qui lui fait dire que « même pas dans les rêves je peux prédire une libération », apparaît évident dans la relation qui s'établit entre les langages dans la traduction, où celle-ci, à différence de la création poétique, ne fouille pas dans l'intérieur de la « forêt idiomatique », mais, à l'extérieur d'elle, en l'affrontant et sans mettre un pied à l'intérieur, elle appelle à l'original « à chacun des lieux où l'écho peut éventuellement donner, dans sa propre langue, le reflet d'une œuvre écrite dans une langue étrangère »[61]. Le lien de parenté entre les langages devient évident paradoxalement grâce à leur caractère non spéculatif : para-

[56] Et où la plasticité et le dynamisme des formes sont unis à l'individualité de chaque fleur, ainsi qu'au retard dans chaque photographie. Antelo souligne que Karl Blossfeldt « avait l'habitude de marcher sur des chemins de terre ou de visiter les quartiers prolétariens pour chercher des plantes. C'est parmi les prairies nuisibles, et non parmi les roses et les lilas, qu'il a trouvé les formes les plus fascinantes. Nul doute que le jardin botanique de Berlin a fourni de beaux spécimens de plates-formes pour Blossfeldt, mais même là, l'artiste ne s'est pas consacré aux plantes exotiques ou extravagantes, comme les cactus ou les orchidées en fleurs, mais il a photographié des plantes individuelles reléguant au fond une fleur décorative. arrangements. Et ces légumes indépendants ont été agrandis de manière à révéler leurs moindres détails. » (Antelo (2018), *op. cit.*, p. 83).

[57] « Le montage apparaît comme opération de la connaissance historique dans la mesure où il caractérise aussi l'objet de cette connaissance : l'historien remonte les « rebuts » parce que ceux-ci ont eux-mêmes la double capacité de démonter l'histoire et de monter ensemble des temps hétérogènes, Autrefois avec Maintenants, survivances avec symptômes, latences avec crises… » (Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 122).

[58] *Ibidem.* p. 175-176.

[59] Benjamin, Walter, *Libro de los pasajes*, Akal, Espagne, 2011, p. 475.

[60] Benjamin, Walter, *Ensayos escogidos*, El cuenco de plata, Argentine, 2010, p. 114.

[61] *Ibidem.* p. 118.

doxal jeu de miroirs similaire à celui que se font les citations et les images du *Livre des passages* pour construire l'origine ou l'événement total dans un horizon d'événements qui se caractérise par la mobilité et la fluidité. Dans ce contexte, l'appropriation des postphilologies privilégie cette imagination signée par la paire Benjamin-Goethe ou Benjamin-Blossfeldt, une « philologie de l'histoire » qui organise les phénomènes, les textes ou les présences pour qu'ils reçoivent l'écho de ce fondement qui les précède et qui simultanément leur est contemporain[62]. Cette appropriation continue d'être, de toutes manières, une en plus, une entre tant de constructions avec le corpus benjaminien où tout ressemble à l'interprétation derridienne du mythe de la Tour de Babel : una lutte continue et massive pour la traduction et l'appropriation du nom « Benjamin ».

4 Philologie benjaminienne

Plus récemment, Suman Gupta, un autre spécialiste de Benjamin, se réfère à cette « philologie de l'histoire » en s'arrêtant sur la lettre à Adorno dans laquelle l'auteur du *Livre des Passages* justifie sa démarche :

Les métaphores suggèrent ici que Benjamin n'accepte pas que les textes soient réparables. La fixation du philologue est une sorte d'acte magique consistant à maintenir le texte ferme et le résultat est que le texte devient mythiquement rigide. Il ne déploie la méthode philologique que pour la saper en se tournant ensuite vers une perspective historique. Pour Benjamin, il y a un mouvement contraire entre l'attention philologique au détail textuel et la perspective historique sur les textes (cette dernière dissipe la première). En même temps, cependant, c'est une contradiction productive puisque la fixation philologique aiguise le mouvement dissipateur de la construction historique ; la rigidité conférée par la première permet de s'animer à travers la perspective historique. Dans la mesure où Benjamin se fixe sur le détail, c'est un philologue qui fixe le texte, et dans la mesure où il fait le contraire de l'historicisation, il n'est pas philologue – il met la philologie en perspective et les textes deviennent aussi fluides que l'histoire.[63]

Benjamin savait de la fluidité et de la fragilité des textes qui fonde, justifie et donne des arguments aux craintes de la philologie : en ce sens, il est redevable de cette tradition qui sort réunir les matériels qui donnent sens à une histoire clairement identifiable avec celle-ci, dont il formulait l'attaque dans les *Thèses*, mais en même temps, il anticipait lucidement, dans cette même prescription, ce qui viendrait plus tard. D'autre part, les mêmes écrits dans lesquels cette notion de construction travaillait si fondamentalement sont des écrits de guerre, soumis aux hasards de connaissance générale (exils, départs, suicides, papiers perdus, les romanesques conflits et découvertes entre Arendt, Adorno, Horkheimer, Tiedemann, et Agamben même). La lettre antérieure dans cette série est envoyée par Benjamin, de la plage danoise de Skovs-

[62] « Le fait que la philologie porte son attention sur la constellation des phénomènes, sur la configuration des figures, sur la composition des propositions signifie que le fond sombre d'où surgissent les phénomènes, les figures et les mots ne la concerne pas moins que ceux-ci eux-mêmes. Car cette fondation est son seul 'co', 'con' ou 'cum' » (Hamacher (2011), *op. cit.*, p. 17-18).

[63] Gupta, Suman, *Philology and Global English Studies. Retracings*, Palgrave MacMillan, États Units, 2015, p. 13-14.

bostrand, où il partage l'exil avec Brecht : celui-ci se réjouit d'avoir réussi à envoyer le manuscrit controversé à New York, malgré les circonstances impossibles qui l'entouraient : C'était une course contre la guerre ; et j'ai éprouvé, malgré la peur suffocante, un sentiment de triomphe le jour où enfin, avant la fin du monde, j'ai livré, complet et achevé (la fragilité d'un manuscrit), le « flaneur » que je projetais depuis près de quinze ans.[64]

Finalement, cette fragilité connue d'origine de l'archive benjaminien contraste avec la surabondance d'éditions, de traductions, de lectures et d'usages des dernières décennies. Celle-ci a produit plusieurs débats intenses dans les sciences humaines, dans différentes latitudes, dans lesquels la demande d'un savoir-faire philologique benjaminien s'avère justement récurrent. Il pourrait bien se former une anthologie des interdictions basées sur le principe d'autorité à n'importe quel prix, comme par exemple, le suggère le titre d'un essai de George Steiner, « Parler de Walter Benjamin ». Steiner y invoque sa propre autorité et celle d'un dialogue commencé avec Gerschom Scholem dans le même restaurant où il s'asseyait dans sa jeunesse à concevoir une université imaginaire avec Benjamin même, pour énumérer tout ce que devrait connaître, qui voudrait oser prononcer son nom dans un *paper*, en commençant par la langue allemande, évidemment. Déjà en 1990, Rolf Tiedemann, en éditant les textes d'Adorno sur Benjamin, pouvait citer en s'aidant des mots de Jauß à propos d'un « débordement de philologie benjaminienne ». En général (et ici, il n'y a pas de place pour s'étendre attentivement sur la rhétorique de cette interdiction[65]) fonctionne dans ces cas un principe d'autorité qui, de manière récurrente, appelle à la connaissance (ou plutôt à la dénonciation de la méconnaissance de la part d'autres) de tous ces éléments que n'importe quel philologue devrait connaître à l'heure d'accéder à un corpus. Cependant, il y a un niveau supplémentaire auquel cet argument d'autorité accède difficilement, et dans lequel les intentions de la plupart, qu'ici, grosso modo, nous référons comme « postphilologies » (postphilologie, archiphilologie, critique génétique, philologie tout court) semblent s'approcher plus des intuitions et des tentatives méthodologiques du propre Benjamin, même dans les cas où elles se débarrassent sainement de sa mention. Cela peut s'illustrer avec un exemple : la référence citée à Jauß *via* Tiedemann peut se trouver dans une note, à un des chapitres du livre sur Benjamin et Brecht de Erdmut Wizisla, directeur actuel des archives Benjamin à Berlin, qui les convoque à propos des conjectures de la part d'Adorno et de Tiedemann autour de la manipulation du legs benjaminien, de la construction dont serait objet son corpus. Wizisla est aussi responsable d'un fascinant volume sur Arendt et Benjamin, qui reconstruit, à travers des textes et des documents, l'histoire hasardeuse et complexe non seulement de leur amitié, mais aussi du *bestseller* benjaminien des dernières décennies, les *Thèses* sur le concept de l'histoire, et des conflits autour de sa publication. La note provient d'un passage notable parce qu'il énonce : simplement, que le refus d'Adorno et de Scholem pour l'amitié de Benjamin avec Brecht et son incidence sur sa pensée, se projette dans

[64] Benjamin (1991), *op. cit.*, p. 1092.

[65] Nous avons essayé de commencer à examiner ce sujet dans des travaux antérieurs, auxquels je renvoie surtout pour une bibliographie et des commentaires plus amples : Ennis, Juan Antonio (2007), « La mala lectura. Algunas notas para no olvidar a Benjamin », *Katatay*, vol. 5, n° 81-85 : https://edicioneskatatay.com.ar/items/9 (consulté le 10/02/2023) ; Ennis, Juan Antonio (2009), « Excesos, censuras, saltos y explosiones : lecturas y fracasos de Walter Benjamin », *El hilo de la fábula* vol. 8/9, n° 38-58, doi : https://doi.org/10.14409/hf.v1i8/9 (consulté le 10/02/2023).

le corpus benjaminien tel que nous le connaissons.[66] Le *corpus* Benjamin, tel que nous le connaissons, est alors objet d'une construction dont le *Medium* est le *Jetztzeit* de son édition, de sa lecture, et cette même certitude servira peut-être pour prévenir le philologue du présent du recours facile à un argument d'autorité que sa source, dans sa fragile instabilité, ne fait que mettre en doute.

Peut-être que la philologie, même comme Benjamin semble l'avoir pensée, continue d'être peu sexy, et il est probable qu'elle disparaisse dans plus d'un dictionnaire, mais entre-temps, il peut être utile de considérer tout ce que son répertoire instrumental offre à la théorie, et ce que son attachement à la matérialité de la culture peut continuer à contribuer pour discuter ses propres fondements, à une époque où son objet change, se multiplie et se dissémine dans des matérialités rénovées. Il est possible aussi que ce que nous appelons théorie, doive abandonner son élan logologique qui renvoie à une certaine totalité –à ce qui rend possible de conjuguer le simple avec l'hégélien– pour assumer de manière responsable la *philia* de la pensée, face à la présence incontestable de son objet afin de préserver sa précarité, ce qui équivaut à dire sa possibilité d'être à nouveau, chaque fois, différente.

Références bibliographiques

Agamben, Giorgio, *Infancia e historia. Destrucción de la experiencia y origen de la historia*, Adriana Hidalgo, Argentine, 2001.

Antelo, Raúl (2013), « Para una archifilología latinoamericana ». *Cuadernos de literatura*, vol. 17, n° 33, p. 253-281 : https://revistas.javeriana.edu.co/index.php/cualit/issue/view/495 (consulté le 10/02/2023).

Antelo, Raúl, *Archifilologías latinoamericanas : lecturas tras el agotamiento*, Eduvim, Argentine, 2018.

Arendt, Hannah, « Walter Benjamin », *Schöttker & Wizisla,* 2006 [1968/71].

Benjamin, Walter, *Gesammelte Schriften*, tome IV, Suhrkamp, Allemagne, 1972.

Benjamin, Walter, *Gesammelte Schriften*, tome I, Suhrkamp, Allemagne, 1991.

Benjamin, Walter, *Dos ensayos sobre Goethe*. Gedisa, Espagne. Titre de l'original en allemand : « *Goethes Wahlverwandtschaften* », Tiedemann, Rolf ; Schweppenhaüser, Hermann (comps.), *Gesammelte Schriften*, tome 1, 1974.

Benjamin, Walter, *Ensayos escogidos*, El cuenco de plata, Argentine, 2010.

Benjamin, Walter, *Libro de los pasajes*, Akal, Espagne, 2011.

Buck-Morss, Susan, *Dialéctica de la mirada. Walter Benjamin y el proyecto de los Pasajes*, Visor, Espagne, 2001.

Buck-Morss, Susan, *Walter Benjamin, escritor revolucionario*, Interzona Editora, Argentine, 2005.

Colla, Fernando ; Lois, Élida (éd.) (2005), *Archivos : cómo editar la literatura latinoamericana del siglo XX*, Centre de Recherches Latino-Américaines-Archivos, France.

De Man, Paul, *La resistencia a la teoría*, Visor, Espagne, 1990.

Derrida, Jacques (1985), « Des tours de Babel », *in* Graham, Josef (éd.). *Difference in traslation*, Cornell University Press, Grèce et Grande-Bretagne.

[66] « Le rejet sévère que la relation de Benjamin et Brecht a rencontré dans le cercle des amis les plus proches n'aurait été rien de plus qu'une question pour les personnes impliquées si Scholem et Adorno, gardiens et éditeurs de l'héritage de Benjamin, n'avaient pas projeté leur aversion – exprimée avec la prérogative de ceux-ci. qui sont directement impliqués – pour éditer le travail. Son attitude est venue influencer, en fait, l'édition de la Gesammelte Schriften ; la continuité en termes de personnes a été donnée par Rolf Tiedemann, l'un des deux éditeurs » (Wizisla, Erdmut, *Benjamin y Brecht. Historia de una Amistad*, Paidós, Argentine, 2006, p. 44).

Didi-Huberman, Georges, *Devant le temps*, Les éditions de minuit, France, 2000.

Ennis, Juan Antonio (2007), « La mala lectura. Algunas notas para no olvidar a Benjamin », *Katatay*, vol. 5, n° 81-85 : https://edicioneskatatay.com.ar/items/9 (consulté le 10/02/2023).

Ennis, Juan Antonio (2009), « Excesos, censuras, saltos y explosiones : lecturas y fracasos de Walter Benjamin », *El hilo de la fábula* vol. 8/9, n° 38-58, doi : https://doi.org/10.14409/hf.v1i8/9 (consulté le 10/02/2023).

Ennis, Juan Antonio, « Medios de la memoria y legibilidad de la historia », *Olivar* (FaHCE-UNLP), 12, 2011.

Ennis, Juan Antonio (2014), « August Schleicher : los dos cuerpos de la lengua », *Revista Argentina de Historiografía Lingüística*, vol. VI, n° 2, p. 107-121 : https://dialnet.unirioja.es/ejemplar/547805 (consulté le 10/02/2023).

Ennis, Juan Antonio (2015), « El origen de la lengua y los comienzos de la lingüística : una pregunta del siglo », Introduction à *Jacob Grimm. Sobre el origen de la lengua*, EdUNTreF, Argentine, p. 9-71.

Ennis, Juan Antonio (2017), « La lengua al filo del siglo : las polémicas por el futuro del español en América en torno al 1900 », Anuario de glotopolítica (1), p. 197-228.

Ennis, Juan Antonio ; Sesnich, Laura (2017), « Enriqueta la criolla y La hija de Giacumina : Literatura popular, lenguas mixtas y naturalismo en dos folletos del 80 », Memoria FaHCE, Argentina : http://www.memoria.fahce.unlp. edu.ar/libros/pm.551/pm.551.pdf (consulté le 10/02/2023).

Ennis, Juan Antonio (2016), « Rudolf Lenz : economías de la lengua y políticas de la lingüística », *Boletín de Filología*, Universidad de Chile, vol. 51, p. 117-145 : https://boletinfilologia.uchile.cl/index.php/BDF/article/view/42102 (consulté le 10/02/2023).

Foucault, Michel, *Les mots et les choses,* Gallimard, France, 1966.

Garloff, Peter, *Philologie der Geschichte. Literaturkritik und Historiographie nach Walter Benjamin*, Königshausen & Neumann, Allemagne, 2003.

Girardot, Rafael Gutiérrez, *Nietzsche y la filología clásica*, Eudeba, Argentine, 1966.

Gumbrecht, Hans-Ulrich, *Los poderes de la filología*, Universidad Iberoamericana, Departamento de Historia, Mexique, 2007.

Gupta, Suman, *Philology and Global English Studies. Retracings*, Palgrave MacMillan, États Units, 2015.

Haas, Claude ; Weidner, Daniel (2014), « Einleitung », Haas ; Weidner (éds.). *Benjamins Trauerspiel. Theorie – Lektüren – Nachleben*, Kulturverlag Kadmos, Allemagne.

Hamacher, Werner (2002), « Guilt history. Benjamin's sketch 'Capitalism as Religion' », *diacritics* vol. 32, n° 3, p. 81-106.

Hamacher, Werner, *Para – la filología*, Miño y Dávila, Argentine, 2011.

Hogg, Richard (1994), « Linguistics, philology, chickens and eggs », *Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science series*, vol. 4, n° 3-3.

Link, Daniel, *Suturas. Imágenes, escritura, vida*, Eterna Cadencia, Argentine, 2015.

Michaud, Éric, *Les invasions barbares. Une généalogie de l'histoire de l'art*, Gallimard, France, 2015.

Opitz, Michael (1992), « Lesen und Flanieren. Über das Lesen von Städten, vom Flanieren in Büchern », *in* Opitz, Michael ; Wizisla, Erdmut (éds.), *Aber ein Sturm weht vom Paradiese her. Texte zu Walter Benjamin*, Reclam, Allemagne.

Panesi, Jorge (1993), « Walter Benjamin y la deconstrucción », *in* Massuh, Gabriela ; Fehrmann, Silvia (éds.) *Sobre Walter Benjamin. Vanguardias, historia, estética y literatura. Una visión latinoamericana*, Alianza Editorial/Goethe-Institut, Argentine.

Pollock, Sheldon ; Elman,Benjamin ; Chang, Ku-ming Kevin (éds.) (2015), *World Philology*, Harvard University Press, Grande Bretagne.

Rancière, Jacques, *Política de la literatura*, Libros del zorzal, Argentine, 2011.

Said, Edward (2004), « The return to philology », *in Humanism and Democratic Criticism*, Columbia University Press, États Units, p. 57-84.

Schöttker, Detlev ; Wizisla, Erdmut (2006), *Arendt und Benjamin. Texte, Briefe, Dokumente*, Suhrkamp, Allemagne.

Warren, Michelle (2003), « Post-Philology », *in* Clare Ingham, Patricia ; Warren, Michelle (éds.), *Postcolonial Moves. Medieval through Modern*, Palgrave MacMillan, États Units.

Wizisla, Erdmut, *Benjamin y Brecht. Historia de una Amistad*, Paidós, Argentine, 2006.